

poir ce fils tant désiré auquel l'intolérance refusait le titre de légitime.

Le seul agent du roi de Hongrie, aussi perfide et aussi rusé que son maître, partageait sa douleur en apparence, et lui insinuait d'assurer la couronne à un prince fort, tolérant, humain, qui saurait continuer son œuvre. Kasimir l'écoutait sans répondre. Involontairement, il se rappelait la dernière audience de Ben-Joseph, et jetait un coup-d'œil sur le sabre de Boleslas le brave.

## CHAPITRE XXXIV.

### DÉNOUMENT.

Quelques mois après cette scène si douloureuse pour Kasimir, les habitants de Krakovie, les larmes aux yeux, la douleur dans l'âme, se dirigeaient en foule vers le château pour s'instruire de l'état de la santé du roi. Kasimir, frappé dans ce qu'il avait de plus cher, plein de craintes pour l'avenir de sa famille et de son pays, était tombé ma-

lade ; une chute de cheval aggrava le mal ; les médecins, qui ne devinèrent pas la cause morale, ne surent point trouver le remède. La fièvre augmentait, le roi sentait ses forces l'abandonner, le danger devint extrême. Le peuple était plein de douleur, comme si chacun parmi lui allait perdre un père. Mais tandis que bourgeois et paysans pleuraient, entouraient sa demeure, et faisaient des vœux pour sa guérison, les seigneurs arrivaient de leurs châteaux, gais et joyeux, se réunissant avec les prêtres autour du noncé du pape et du ministre du roi de Hongrie. Le peuple reconnaissant se groupait autour du monarque mourant, les intrigants et les ambitieux autour de celui qui devait lui succéder.

A chaque moment, des exprés venaient manifester à Kasimir l'intérêt et l'attachement du roi de Hongrie, et retournaient

apprendre aux nobles et aux prêtres impatientes que le roi vivait encore, mais que son dernier moment approchait ; et l'espoir brillait dans leurs yeux, car auprès du lit de Kasimir veillait un moine qui avait su gagner sa confiance.

Esterka ne laissait pas un moment le chevet de son royal époux ; depuis huit jours elle ne s'est pas couchée, n'a pas quitté la chambre du malade ; c'est elle-même qui prépare les médicaments, et les offre à Kasimir qui ne veut être servi que par sa femme. Il est vrai que la destinée de cette dernière est attachée aux jours du roi ; ainsi que celle de son enfant ; mais ce motif n'entraîne pour rien dans les soins d'Esterka : l'amour seul les lui inspirait.

Cependant une amélioration sensible se manifesta tout à coup dans l'état de Kasimir ; il regagna sa présence d'esprit et l'usage de

la parole; son premier regard fut pour sa femme, son premier mot en la voyant pâle et défaite, pour la conjurer d'aller prendre l'air, et faire une courte promenade au bord de la Vistule. Le prêtre joint ses instances à celles de Kasimir, et lui fait un devoir de goûter quelque repos, afin d'être ensuite plus utile à son époux. Esterka résistait, mais enfin elle céda à la prière de Kasimir et à l'insistance du moine qui lui promettait de la remplacer auprès du roi, pendant sa courte absence.

La femme de Kasimir, entourée de quelques personnes de sa suite, quitte le château, et se dirige vers les collines qui bordent la rivière, offrant mille aspects charmants. Mais elle ne regarde pas le paysage qui se déroule à ses yeux, n'entend point le murmure des flots, n'aperçoit pas les ruines des Carpathes. De tristes pensées l'obsèdent,

un noir pressentiment oppresse son âme. Elle quitte la rivière pour retourner en toute hâte au château.

Sur son passage se présente un homme courbé, à la barbe blanche, à la figure desséchée, au corps épuisé. Il s'arrête en lui demandant l'aumône pour des pauvres, pour des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins. « Je suis Israélite, dit-il, et c'est pour des Israélites que je vous implore. » Esterka, craignant de perdre du temps, voulait passer outre. Mais, si elle redoublait de vitesse, l'inconnu faisait de même, et la poursuivait en lui demandant toujours secours pour des malheureux Juifs. Enfin, impatientée, Esterka donna ordre de la débarrasser de cet importun.

— Où vous pressez-vous donc tant, madame, dit l'inconnu d'un ton plus élevé qui fit tressaillir la femme de Kasimir, où vous

pressez-vous donc tant que sur votre passage vous écrasez les malheureux qui vous demandent l'aumône ?

Il sembla à Esterka reconnaître cette voix, bien qu'elle ne se rappelât pas les traits de celui qui lui parlait.

— Je me hâte de retourner au palais.

— Au palais du roi ?

— Du roi mon époux.

— Trop tard, *femme heureuse*, s'écrie Ben-Joseph, Kasimir est mort ; la noblesse proclame en ce moment Louis, roi de Hongrie, qui lui succède.

A ces paroles, l'infortunée tremble de tous ses membres, et court comme une folle pour s'assurer par elle-même de la vérité de ce qu'elle entend. Elle traverse les rues avec la rapidité de l'éclair, elle pénètre dans la cour du château, à travers une foule éperdue dont les gémissements lui confir-

ment que son époux n'existe plus. Du moins, elle veut le revoir une dernière fois, se jeter sur son corps, l'étreindre dans ses bras. Elle se précipite vers la grande porte et veut s'élancer sur l'escalier, lorsqu'une femme d'une maigreur effrayante, semblable au spectre de la mort, s'approche et s'écrie :

— Arrière, Juive ! c'est ici le palais du roi orthodoxe, de Louis, roi de Hongrie et de Pologne ; cette sainte résidence ne sera plus souillée par la présence d'une infidèle. » Et la garde des nobles polonais et des seigneurs hongrois, barra le passage du château à celle qui, une heure auparavant, y commandait encore.

— Mon fils, mon enfant ! rendez-moi mon fils, je vous rends votre couronne, criait la mère infortunée.

— Les prétendants n'ont point de mère, répondit Ben-Joseph qui ne la quittait pas.

Les jours de ton enfant sont comptés, tu ne le verras plus.

— Ben Joseph, c'est toi, dit Esterka, en se jetant dans ses bras, pitié! grâce!

— Pitié! grâce pour toi! as-tu eu pitié de ton père? as-tu eu souvenir de ton peuple? Viens, viens avec moi, et écoute.

Et il l'entraîna pour lui faire entendre la première proclamation du nouveau roi.

« Nous Louis, roi de Hongrie et de Pologne, par la grâce de Dieu, faisons savoir à tous en général et à chacun en particulier :

» Tous les privilèges accordés par le feu roi Kasimir aux serfs et aux Juifs sont à jamais abolis. Les infidèles doivent accepter la religion catholique romaine, tous sans exception. Dans le cas contraire, ils doivent quitter la capitale, leurs biens seront confisqués, et afin que l'on puisse

» reconnaître à première vue les ennemis de la religion, ils porteront à l'avenir sur le dos un morceau de toile jaune.»

— Viens à présent, viens! et Ben-Joseph traîna Esterka dans la ville, où elle vit de toutes parts la noblesse le sabre à la main, et les prêtres en procession, avec le crucifix en tête, chassant les Juifs de Krakovie avec leurs femmes et leurs enfants, et les rejetant dans des endroits malsains et inhabités.

— Fille de Ben-Himmel, épouse de Kasimir, n'est-ce pas que les Juifs sont heureux! Pleure et arrache tes cheveux, femme infortunée, car tout ce mal est ton œuvre, et durera cinq siècles encore.

. . . . .

La punition fut terrible pour celle qui avait oublié sa race, et qui avait rougi de son père. Elle ne revit jamais son enfant; les nobles la montraient au doigt avec insulte et

dérision ; les siens ne voulurent pas la recevoir. On la trouva morte sur la tombe de son père. Les chroniqueurs polonais, tous nobles ou prêtres, ne nous ont rien laissé sur Ben-Joseph.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. XX. Le Tribunal.	1
CHAP. XXI. L'Amitié.	63
CHAP. XXII. Le Banquet juif.	77
CHAP. XXIII. Mascarade.	103
CHAP. XXIV. Chtâiment.	137
CHAP. XXV. La Sentinelle.	135
CHAP. XXVI. La Poste juive.	169
CHAP. XXVII. Armée des serfs.	187
CHAP. XXVIII. L'Entrevue.	211
CHAP. XXIX. Mauvais présages.	229
CHAP. XXX. La Chaîne du castellan.	241
CHAP. XXXI. Vœu des Israélites.	252
CHAP. XXXII. Le Solitaire.	271
CHAP. XXXIII. L'Héritier de la couronne.	297
CHAP. XXXIV. Le Dénoûment.	309